

# Les collections du musée du Service de santé des armées (Val-de-Grâce, Paris)

*Michèle PÉRISSÈRE*  
conservateur en chef du patrimoine



Fig. 1 : Vue de la façade de l'église du Val-de-Grâce.

## RÉSUMÉ | ABSTRACT

Le musée du Service de santé des armées est installé à Paris au sein de l'ancienne abbaye de Port Royal, construite au XVII<sup>e</sup> siècle. Transformée en hôpital militaire à l'époque révolutionnaire, certains des locaux ont servi de cabinet d'histoire naturelle au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, avant de devenir un véritable musée, inauguré par Justin Godard en 1916, destiné à servir de conservatoire des « Documents et Archives de guerre ». Après une certaine baisse d'attractivité au cours du XX<sup>e</sup> siècle, le musée a été fermé à partir de 1990, avant une restructuration complète sous la direction du Dr Jean-Jacques Ferrandis avec une réouverture au public en février 1998. Une nouvelle équipe, nommée en 2019, poursuit la mise en valeur du bâtiment et de ses collections, avec plusieurs chantiers en cours, parmi lesquels l'inventaire et la numérisation de la collection photographique. Après avoir évoqué les différents temps de sa création et de ses réaménagements successifs, les collections du Musée sont présentées autour de plusieurs périodes : la médecine napoléonienne, la figure d'Alphonse Laveran, le développement de la radiologie mobile durant la première Guerre, la chirurgie de guerre et les nouvelles pratiques de prise en charge des blessés, etc. Avec ensuite la présentation de deux ensembles entrés dans le Musée à la fin du XX<sup>e</sup> siècle : la collection Debat avec sa magnifique collection de pots à pharmacie, et des œuvres de Philippe de Champaigne.

### *The Museum Of Army health Service (Val de Grâce, Paris)*

*Michèle Périssère, Chief Heritage Curator*

*The Army Health Service Museum, in Paris, is housed in the former abbey of Port Royal, built in the 17th century. Transformed into a military hospital during the revolutionary era, it was used as a natural history cabinet in the middle of the 19th century, before becoming a real museum, inaugurated by Justin Godard in 1916, to serve as a conservatory of "Documents and Archives of war". After a certain decline in attractiveness during the 20th century, the museum was closed from 1985, before a major redevelopment out under the direction of Dr Jean-Jacques Ferrandis, with a reopening to the public in 1998. A new team, designated in 2019, continues to enhance the building and its collections, with several ongoing projects, including the inventory and digitization of the photographic collection. After presenting the different periods of its creation and its successive rearrangements, the collections of the Museum are evoked around several periods: Napoleonic medicine, the figure of Alphonse Laveran, the development of mobile radiology during the First World War, surgery of war and new practices for caring for the wounded, etc. before the presentation of two sets entered into the Museum at the end of the 20th century: the Debat collection with its magnificent collection of pharmacy jars, and works by the famous painter Philippe de Champaigne (17th century)*

Le musée du Service de santé des armées (SSA) présente trois siècles d'histoire à travers une rare et précieuse collection. Il est situé au cœur de Paris, dans le 5<sup>e</sup> arrondissement, au sein de l'ancienne abbaye de Port Royal, construite au XVII<sup>e</sup> siècle. L'abbaye est transformée en hôpital militaire pendant la Révolution, en 1796. La prestigieuse École du Val-de-Grâce qui forme les médecins militaires y est toujours installée.



Fig. 2 : Musée, galerie du cloître.

La collection prend sa source dans la création de l'École d'application du Service de santé militaire au Val-de-Grâce par décret du 9 août 1850. Sa mission pédagogique est alors clairement définie. Elle prend la forme classique d'un cabinet d'histoire naturelle et minéralogique constitué par les médecins. Dès 1852, des pièces anatomiques sont rassemblées sous la direction d'Hyppolite Larrey, premier titulaire de la chaire de clinique chirurgicale. Cette collection anatomique va s'enrichir pendant toute la seconde moitié du XIX<sup>e</sup>. Ce processus de constitution de collections anatomiques se retrouve dans toutes les écoles de médecine au XIX<sup>e</sup>. Une ébauche de collection de dimension histo-

rique apparaît en 1886 lorsque le médecin inspecteur Dujardin-Baumetz réunit dans un pavillon des tableaux, bustes de médecins, portraits ainsi que différents objets ayant trait à l'histoire du Corps de santé militaire. La collection s'élargit à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle avec la première collection d'appareils de transport des blessés et des spécimens de matériel sanitaire. Cette collection originelle est essentiellement anatomique et destinée à l'instruction des élèves de l'école d'application.

### Histoire du musée

Le musée du SSA est officiellement créé, sous la dénomination de « Documents et Archives de guerre », par un arrêté du 5 mai 1916 et inauguré par Justin Godard, alors sous-secrétaire d'État à la guerre, le 2 juillet 1916. Il fut donc créé en pleine guerre, alors que les blessés affluaient sur le site de l'hôpital militaire du Val-de-Grâce.



Fig. 3 : Inauguration du musée, le 2 juillet 1916.



Fig. 4 : Salle du musée du 1<sup>er</sup> étage, en 1916.

Après le désastre sanitaire des premiers mois de la Grande guerre, dû à « l'offensive à outrance » et à l'éloignement des blessés transportables du champ de bataille vers les structures hospitalières éloignées du front, le Service de santé réorganisa la chaîne de soutien médical, qui fut entièrement repensée : du relèvement du blessé sur la ligne de feu, triage, évacuation vers les hôpitaux militaires, traitement hospitalier. Justin Godard était le principal artisan de cette réorganisation, structurelle et fonctionnelle. Cette nouvelle chaîne de secours, opérationnelle dès 1915, montrera sa pleine efficacité pendant la bataille de Verdun, avec une logistique toujours valable de nos jours.

Le musée était destiné à devenir une sorte de conservatoire national de l'ensemble des actions du Service de santé : « Depuis le départ des hostilités, le corps médical tout entier a mis au service de la patrie son intelligence, son activité et son dévouement. Il importe qu'il reste une trace matérielle de ses efforts et il importe au plus haut degré que l'expérience acquise au point de vue scientifique et médical constitue pour les études futures un élément d'instruction

et de progrès. C'est pourquoi j'ai décidé de réunir et de conserver tous les objets et documents qui, à un titre quelconque, touchent à l'organisation et au perfectionnement du Service de santé, qui intéressent les techniques employées et les résultats obtenus dans les diverses branches de l'art de la guerre »<sup>1</sup>. Des moyens très importants sont mobilisés pour réunir et conserver tous les objets et documents pouvant rejoindre le musée : le professeur Octave

Jacob, professeur agrégé de chirurgie au Val-de-Grâce, et futur directeur de l'École d'application du Val-de-Grâce, est chargé de l'organisation de l'établissement. Des spécialistes, médecins, conservateurs de bibliothèque, conservateurs de musée, sont affectés au Val-de-Grâce pour créer l'établissement. Le musée comprend quatre sections :

- le *musée anatomo-clinique*, confié à des médecins de réserve aidé d'un préparateur anatomique. Léon Henri-Martin (1864-1936), médecin, naturaliste et préhistorien de renom, s'engage comme médecin major en 1914 : « Plus d'un millier d'autopsies [lui] permettent de réunir une collection, demeurée unique, des effets des blessures de guerre sur les différents organes humains. » (d'après M. A. Vayson de Pradenne, 1936) ;
- une *galerie documentaire* où sont exposés les engins vulnérants et les moyens de protection, des réductions de matériel sanitaire avec peintures et dessins pour en montrer le fonctionnement ;
- un *musée historique* ;
- et enfin une *bibliothèque* et des *archives*.

<sup>1</sup> Justin Godard, Circulaire 98 CI/7 du 5 mai 1916.

## L'abbaye du Val-de-Grâce

L'abbaye bénédictine est construite en 1624 et la pose de la première pierre de l'église par le futur Louis XIV a lieu en 1645. Au XVII<sup>e</sup> siècle, l'abbaye du Val-de-Grâce est l'une des plus florissantes de France grâce à la présence de son abbesse, et à la reine Anne d'Autriche qui y séjourne régulièrement. L'église du Val-de-Grâce demeure l'un des chefs d'œuvre de l'architecture religieuse du Grand Siècle. Dessinée selon les plans de François Mansart, elle fut ensuite élevée par trois architectes successifs. Le couvent est impressionnant par la grandeur du cloître et son jardin.

Transformés en hôpital militaire pendant la Révolution, en 1793, les galeries du cloître, le chœur et l'avant chœur, le réfectoire et les cellules des bénédictines offrent une capacité hospitalière de 1 000 lits. La salle capitulaire fut successivement un magasin, une lingerie, une cuisine et l'église est transformée en magasin central pour la nef et un amphithéâtre d'anatomie est installé dans le chœur. Grâce à la rénovation de la fin du XX<sup>e</sup> siècle, l'ensemble conventuel a retrouvé tout son lustre, accessible aux visiteurs dans le cadre de la visite du musée.



Fig. 6 : Vue intérieure de l'église.



Fig. 7 : Fresque de la coupole de l'église  
par Pierre MIGNARD.

Dès 1916, plus de 10 000 objets sont rassemblés au Val-de-Grâce. Une quantité importante d'œuvres ont été réalisées par de jeunes artistes mobilisés, parfois prix de Rome, comme Jean Larrivé ou Raymond Sudre. Les collections sont mises à disposition des futurs officiers du Service de santé. Par le décret du 26 avril 1918, Louis Mourier, successeur de Justin Godart, transforma l'établissement « Archives et documents de guerre » qui devint le « Musée du Service de santé » appelé également « Musée du Val-de-Grâce ».

Le musée perd ensuite progressivement de son attractivité avec le développement des moyens modernes d'enseignement, de la diapositive au télé-enseignement : maquettes, moulages, dessins sont abandonnés et les collections passent du statut d'objets pédagogiques à celui de matériel historique. Après la fermeture de plusieurs espaces d'exposition pour permettre à l'école de se développer, et pour répondre aux besoins de rénovation de l'ensemble conventuel, le musée est fermé en 1990. Une partie des collections est mise en caisses et déplacée dans la crypte de l'église. Avec la création du nouvel hôpital, inauguré en 1979, les bâtiments du cloître se libèrent.

Après sa fermeture en 1990, une restructuration complète du musée est entamée. En septembre 1993 quelques salles sont visitées par le président de la République François Mitterrand, à l'occasion de l'achèvement des travaux de la première tranche. La restructuration une fois achevée, après 8 ans de travaux sous la direction du Dr Jean-Jacques

Ferrandis<sup>2</sup>, le nouveau musée est ouvert au public en 1998, qui occupe désormais les galeries du cloître.

La nouvelle équipe du musée, nommée en 2019, a ouvert d'importants chantiers, avec en particulier l'inventaire de la collection photographique, le récolement des collections à Paris et à Rochefort (ancienne école de médecine navale), l'inventaire de la bibliothèque et des archives. Une programmation culturelle est proposée afin de développer les publics et de mettre en valeur les collections du musée.



Fig. 5 : Une des salles du musée actuel.

## 1. Les médecins de l'époque napoléonienne

L'organisation du Service de santé avec l'arrêté du 9 frimaire an XII, est confiée à des ordonnateurs et des commissaires de guerre, entraînant de graves problèmes notamment dans la gestion des effectifs. Malgré des situations difficiles rencontrées par le Service de Santé pendant les guerres de l'Empire,

<sup>2</sup> Le Dr Jean-Jacques Ferrandis a été le conservateur du musée du SSA au Val-de-Grâce, entre 1990 et 2003. Il fut également Secrétaire général de la Société française d'histoire de la médecine (SFHM), de 1998 à 2008, et Président de la SFHM entre 2010 et 2012.



Fig. 8 : Dominique Larrey amputant le capitaine Rebsomen à la bataille de Hanau (30 octobre 1813).

Anonyme, huile sur bois

des officiers d'exception vont se révéler : chirurgiens, médecins et pharmaciens. Trois noms se distinguent particulièrement : deux chirurgiens Pierre-François Percy (1754-1825) et Dominique Jean, dit Dominique Larrey (1766-1842), et un médecin René Nicolas Desgenettes (1762-1837).

Dominique Larrey, professeur d'anatomie et de chirurgie au Val-de-Grâce, puis Chirurgien en chef de l'Armée d'Égypte et de la Grande Armée en Russie, et enfin Inspecteur général du Service de Santé, a mis en place les ambulances volantes, des voitures pouvant transporter deux à quatre blessés couchés sur des lits mobiles. Les ambulances permettent d'évacuer rapidement les blessés après les soins prodigués par les chirurgiens suivant l'ambulance volante à cheval. Sur le même principe Pierre-François Percy, Chirurgien en chef de la Grande Armée, mit en service les Wurst, qui étaient de longues charrettes

que les chirurgiens pouvaient enfourcher comme un cheval, et qui se déplaçaient rapidement. Alors que Percy amenait les chirurgiens au milieu des combats, Larrey évacuait les blessés le plus rapidement et confortablement possible. Percy est aussi à l'origine d'une tentative de « convention de neutralisation des blessés » qui sera refusée par les autrichiens. Opposé aux Commissaires de guerre, il proposera, sans succès, la création d'un « Corps indépendant de chirurgiens d'armée ». René Nicolas Desgenettes, médecin et hygiéniste, joua un rôle essentiel dans la lutte contre la peste au sein de l'armée d'Orient. Il tenta d'imposer les principes élémentaires d'hygiène dans la Grande Armée lors des campagnes auxquelles il participa. Le Musée du SSA présente divers souvenirs de cette période, avec notamment le célèbre tableau représentant Dominique Larrey en train de pratiquer une amputation (Fig. 8).

## 2. Alphonse Laveran et le paludisme



Fig. 9 : Alphonse Laveran en tenue de Médecin principal de 1<sup>re</sup> classe, vers 1891.

Premier lauréat français du Prix Nobel de physiologie et de médecine en 1907, Alphonse Laveran (1845-1922) a consacré sa vie à la recherche contre le paludisme et les maladies exotiques. Fils de médecin militaire, il passe une partie de son enfance en Algérie. De retour à Paris à l'âge de 11 ans, il fait ses études classiques au collège Sainte Barbe puis au lycée Louis-le-Grand. En 1863 il entre à l'École impériale de santé militaire de Strasbourg. Nommé professeur agrégé du Val-de-Grâce en 1874, il se consacre pendant quatre ans à l'enseignement et à la recherche. En 1878 il est affecté aux hôpitaux de Constantine en Algérie. C'est dans cet établissement qu'Alphonse Laveran découvre

en novembre 1880 l'agent pathogène du paludisme dans le sang d'un soldat. Ses hypothèses sont d'abord accueillies avec réserve par la communauté scientifique. En 1884 il publie la première version de son *Traité des fièvres palustres*.

À Paris, il rencontre les chercheurs de l'Institut Pasteur et côtoie les personnalités du monde de la recherche scientifique comme Émile Roux ou Alexandre Yersin.

Le Prix Nobel, qu'il reçoit en 1907, couronne l'ensemble de ses travaux dans le domaine de la parasitologie. Jusqu'à sa mort en 1922, Alphonse Laveran va conseiller les médecins des troupes coloniales dans la lutte contre les grandes endémies tropicales.

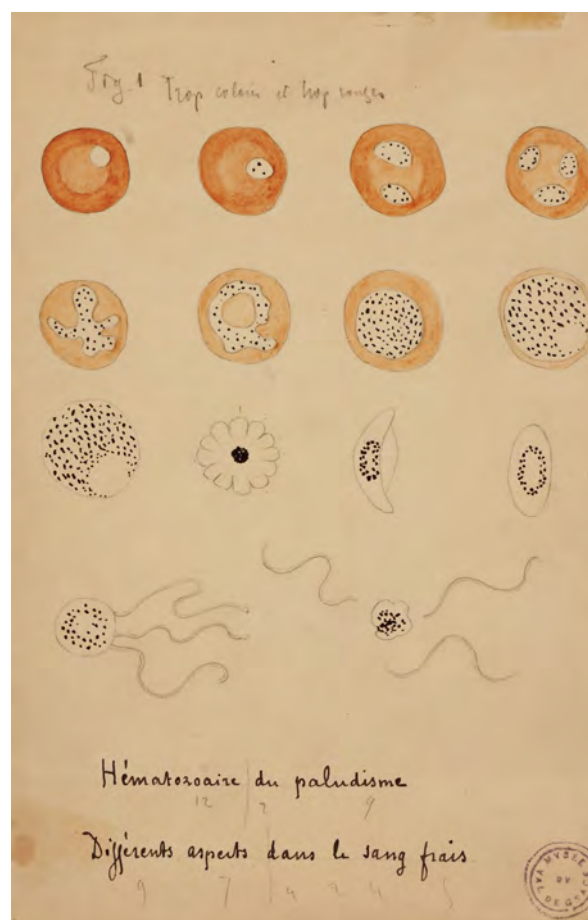


Fig. 10 : Alphonse Laveran, *Hématozoaire du paludisme*, fin XIX<sup>e</sup> – début XX<sup>e</sup> siècles, dessin aquarellé.



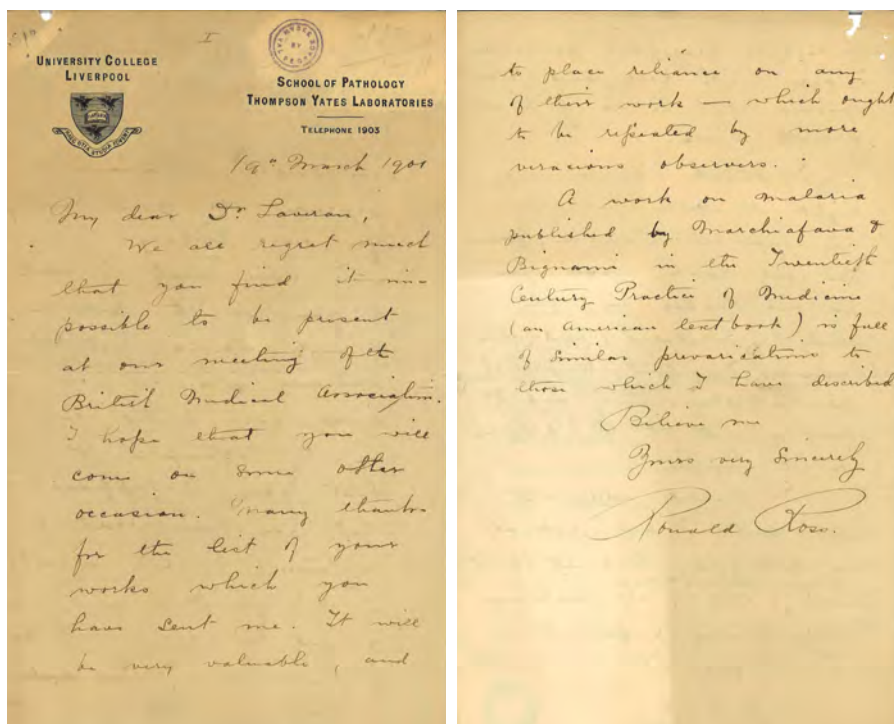


Fig. 11a et 11b : Lettre de Ronald Ross à Alphonse Laveran, 19 mars 1901. Dans cette lettre en anglais, Ronald Rose déclare notamment à Laveran que « tout le monde a regretté son absence au congrès de l'Association médicale de Bristol », tout en le remerciant pour lui avoir envoyé la liste de ses travaux. À noter que Ronald Rose (1857-1932) était un médecin britannique de l'Armée des Indes, et qu'il reçut le prix Nobel en 1902, pour avoir prouvé le rôle de l'anophèle dans la transmission de la malaria chez les oiseaux.



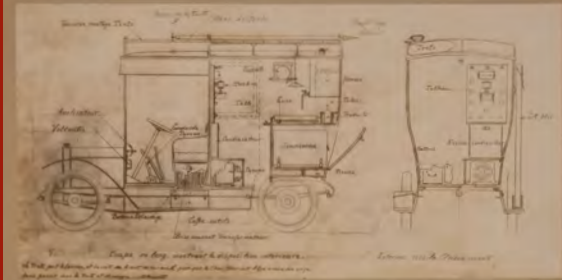
Fig. 12 : La Fièvre paludéenne. Paul Legrand, huile sur toile, 1895. Ce tableau propose une « représentation personnifiée » de la théorie des miasmes dans le paludisme (de *palus*, marais) avec les effluves malodorantes et pernicieuses, s'élevant des marais pour s'attaquer à un soldat et lui transmettre la malaria ou « fièvre des marais ».

### 3. La radiographie pendant la première guerre

La radiologie médicale permet de localiser des projectiles métalliques dans le corps des blessés. Au début de la Première Guerre mondiale, seuls 21 postes radiologiques équipent les grands hôpitaux militaires parisiens et en province. Afin de faciliter

l'emploi de cette technique sur le front, des voitures automobiles radiologiques équipées de tout le matériel sont mises au point. Celles-ci sont couplées à des « autochirs », hôpitaux chirurgicaux mobiles, ou à des salles d'opérations fixes.

Marie Curie, physicienne et deux fois prix Nobel, participe à ce projet avec des voitures radiologiques, dites « les petites Curies ».



Disposition intérieure de la voiture Massiot : les poids sont judicieusement répartis sur le châssis pour assurer un équilibre aussi complet que possible. C'est ainsi que le transformateur et le réservoir d'eau contrebalancent celui de la dynamo, etc.



Fig. 13 à 15 : La voiture radiologique de 1914-1918, type Massiot-Philips, avec ses dessins préparatoires et sa maquette. Construite par Georges Massiot en 1912, cette voiture défila à la revue du 14 juillet 1913 à Longchamp, et figura à l'Exposition universelle en août 1914, où elle fut réquisitionnée.



Fig. 16 : 22 : La radiologie à l'Hôpital-école Edith Cavell, à Paris. On reconnaît Marie Curie, debout à droite, avec Nicole Girard-Mangin, assise à côté d'elle. Tirage gélatino-argentique. Première Guerre mondiale.

À l'instar d'Antoine Béclère, qui initie des médecins à la radiologie, elle forme des manipulateurs en radiologie au Val-de-Grâce et dans l'hôpital-école Edith Cavell à Paris, qu'elle dirige à partir de 1916. Cet hôpital forme le personnel médical, notamment les infirmières dont le Service de santé manque cruellement. Nicole Girard-Mangin, première femme médecin en chef mobilisée pendant la guerre, y dispense des cours dans plusieurs domaines dont la radiologie.

À la fin de la guerre, on recense 850 postes radiologiques et 810 radiologues en France.

« Le service radiologique fut organisé et toutes les formations importantes à spécialisation chirurgicale furent pourvues des appareils nécessaires. Des médecins radiologues furent formés et instruits de telle sorte que leur nombre fut suffisant pour affecter un médecin radiologue aux grandes formations sanitaires du front, aux ambulances automobiles et aux voitures radiologiques. Celles-ci se transportent, suivent les besoins partout où il peut

exister une installation fixe. À l'intérieur les chefs de centre radiologique, à l'avant les médecins radiologues experts d'armée, vérifient le fonctionnement du service, aussi bien au point de vue de la valeur technique du personnel que de l'emploi du matériel mis à disposition. »

*Science et dévouement*, A. Quillet, 1918, p. 85.

#### 4. La Chirurgie de la face

À Paris, quelques semaines après le début de la Première Guerre mondiale, deux centres spécialisés dans la blessure de la face sont créés à Paris : celui du Val-de-Grâce, où le docteur Hippolyte Morestin organise, à partir d'un service de chirurgie générale, un service spécial, « la 5<sup>e</sup> division des blessés de la Face » ; et celui du docteur Pierre Sébilleau professeur agrégé d'anatomie, spécialiste de chirurgie faciale à l'Hôpital de Lariboisière et au collège Chaptal (500 lits).

Le musée du SSA possède une rare et précieuse collection de moulages des blessés



Fig. 17 : Exemple de photographies d'un blessé après traitement par chirurgie maxillo-faciale.



Fig. 18 : Robert Wlérick, *Moulage facial*, 1916.

de la face. Il s'agit de la collection du docteur Hippolyte Morestin qui a rejoint le musée en 1920 mais aussi des collections des docteurs Pierre Sébilleau, spécialiste dans le domaine ORL, Léon Dufourmentel gendre de Pierre Sébilleau et chef de file de la reconstruction faciale et Émile-Jules Moure, spécialistes ORL nommés en 1917 chef de service du centre maxillo-facial de Bordeaux. La collection actuelle de moulages, en cire ou en plâtre, comprend 2 253 pièces.

Au Val-de-Grâce, un atelier de moulages, dirigé par un maître cirier, assurait la production. Ces moulages étaient destinés à l'enseignement.

La salle anatomo-clinique du musée, relative à la tête, reçoit le nom de salle MORESTIN en mémoire du chirurgien qui a dirigé de 1914 à 1918 un des plus importants et des plus innovants services de chirurgie réparatrice de la face, celui du Val-de-Grâce.

Avec cette collection, en 1923, le musée est avant tout le « musée médico-chirurgical de la guerre 1914-1918, dont il est né et dont il a pour mission de perpétuer les enseignements scientifiques, conservatoire mais aussi lieu destiné à l'instruction des futurs médecins militaires ».

Un moulage est effectué à l'entrée du blessé à l'hôpital et à sa sortie. Des moulages intermédiaires après chaque opération chirurgicale sont réalisés. Est montrée ainsi toute l'évolution de la blessure à sa guérison. L'empreinte du visage est probablement réalisée avec une matière proche de l'alginate parfois aussi avec une fine pellicule de plâtre à froid. Dans le moulage obtenu, on applique alors au pinceau ou par coulée deux à cinq



Fig. 19 : Vitrine du docteur Hippolyte Morestin, 1916.

millimètres de cire d'abeilles liquide. Après démoulage, le visage en cire était doublé par une fine coulée de plâtre. La cire était colorée par des pigments en poudre, et des rehauts de couleurs étaient appliqués à la surface, donnant un rendu très réaliste des plaies et des ecchymoses. Le masque en cire était renforcé intérieurement par des bandelettes de tissus plâtrés qui font un léger retour sur le pourtour du visage. Il était ensuite fixé sur un support horizontal ou vertical en bois ou en plâtre. Les moulages sont accompagnés des documents photographiques. La restauration des cires a été réalisée entre 1990 à 1996 : après un dépoussiérage et un nettoyage au coton-tige, les fentes et fêlures sont recollées sur le support, les fragments de cires détachés sont eux aussi recollés et des retouches ponctuelles d'harmonisation à l'aquarelle sont réalisées. Pour combler les manques, une réintégration structurale avec un mélange de cires d'abeilles blanches et pigment d'une tonalité inférieure à la couleur.

## 5. Le fonds photographique

Le musée du SSA possède environ 100 000 photographies originales, datées de 1857 aux années 1990, provenant de versements, commandes ou dons. Beaucoup

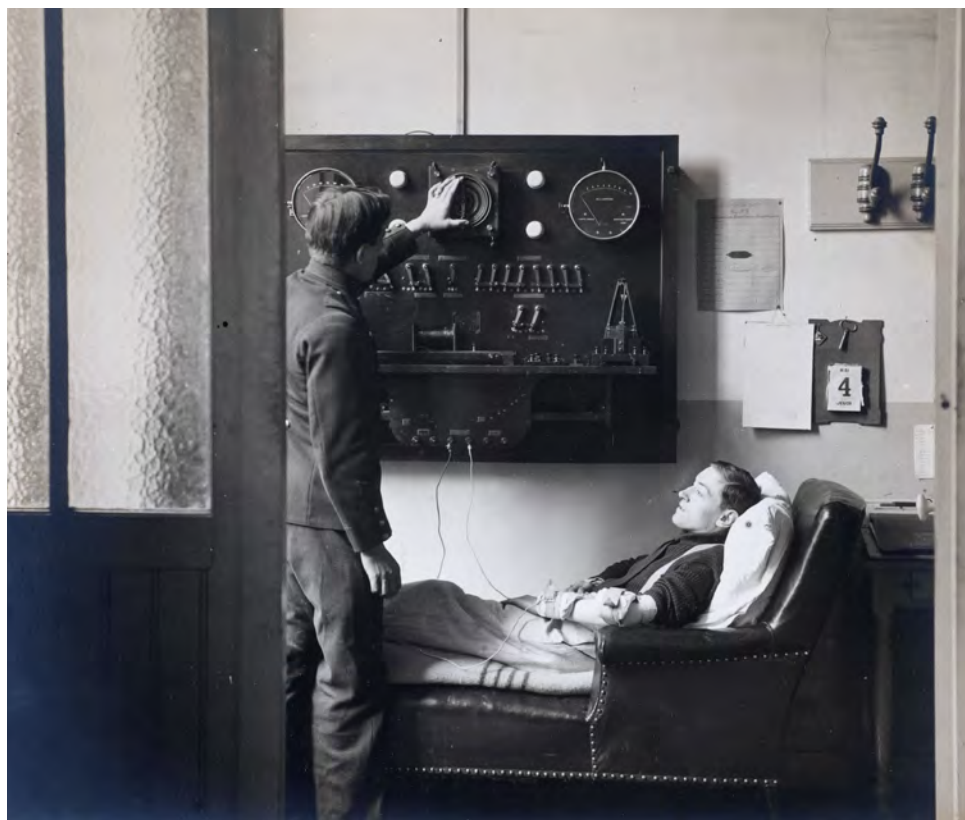


Fig. 20 : Électrothérapie, salon de traitement des officiers. Hôpital du Val-de-Grâce, Paris. Première Guerre mondiale.

d'entre elles répondent à la volonté de conserver le témoignage de l'exercice de la médecine, de ses missions et de ses progrès. Plusieurs milliers de photographies présentent un caractère ethnographique certain, par exemple celles de la vie quotidienne au



Fig. 21 : Salle de bain d'air chaud Paul Queste. Hôpital Grec, rue Chateaubriand, Paris. Première Guerre mondiale.



Fig. 22 : *Service de physiothérapie : rééducation.*  
Hôpital du Val-de-Grâce, Paris.  
Première Guerre mondiale.

front pendant la Première Guerre mondiale. Le fonds photographique relatif à la Première Guerre mondiale comprend un ensemble de 7000 images réalisées entre 1915 et 1918 sur l'ensemble du territoire français. La France est alors divisée en 21 régions militaires et le Service de santé des armées entend garder la mémoire des activités médicales dans chacune d'entre elles, proche ou non des combats. Il veut aussi témoigner des importants progrès de la médecine française durant le conflit. Méconnues jusqu'à présent, ces photographies font l'objet depuis l'automne 2020 d'un important travail : identification,



Fig. 23 : *Salle d'opérations avec l'utilisation du masque d'éther de Jules-Louis Tétart.* Hôpital annexe du Val-de-Grâce n° 4 (Magasins du Louvre), Paris. Première Guerre mondiale.

tri, inventaire, plan de conservation préventive et restauration. Le musée du SSA a aujourd'hui achevé la numérisation de 10000 images, dont la totalité de la collection des 21 régions militaires et inventorié 25000 images. Cf. les Fig. 20 à 23, avec quelques-unes de ces photographies.

Fig. 24 : *Transport d'un blessé dans un chemin creux,* Jean-Baptiste Larrivé, 1916. Maquette en plâtre et bois.





Fig. 25 : Descente dans un poste de secours souterrain, Jean-Baptiste Larrivé, maquette en plâtre et bois, 1916.



Fig. 26 : L'intérieur d'un poste de secours, Jean-Baptiste Larrivé, maquette en plâtre et bois, 1916.

## 6. Les œuvres de Jean-Baptiste Larrivé

Jean Baptiste Larrivé (1875-1928) a été élève à l'École des Beaux-Arts de Lyon, puis admis à celle de Paris. Premier Grand prix de Rome en 1904, il a été pensionnaire à la Villa Médicis de 1905 à 1910. Mobilisé dès le début de la Première Guerre mondiale, il passe à la

22<sup>e</sup> section d'infirmiers en mai 1916 comme brancardier, avant d'être détaché en juillet 1916 auprès des « Documents et archives de la guerre » au Val-de-Grâce. Jean-Baptiste Larrivé réalise des sculptures destinées à illustrer les missions du Service de santé militaire pendant la guerre. Il signe pendant les années au Val-de-Grâce vingt-six documents : trois bas-reliefs, onze statuette et douze dioramas<sup>3</sup> tous répertoriés dans les inventaires. Les dioramas en plâtre retracent le parcours des blessés au front depuis la tranchée jusqu'à l'hôpital : la chaîne sanitaire est restituée telle qu'elle est mise en place. Ces œuvres représentent les premiers soins dispensés aux blessés, la relève sur le Front, le transport en brancard au poste de secours, le transport des blessés après le triage. Ces dioramas ont une vocation pédagogique. Ils illustrent deux états majeurs dans la chaîne sanitaire : le tri des blessés et le transport. Jean Baptiste Larrivé reconstitue ces scènes avec réalisme et

sensibilité. Comme tous les artistes du Val-de-Grâce, il fut un témoin direct, au plus près des combats. (Cf. Fig. 24 à 26)

<sup>3</sup> Un diorama est un tableau ou une suite de tableaux, en usage surtout au XIX<sup>e</sup> siècle, qui, diversement éclairé(e), changeait d'aspect, de couleur et de forme, était agrémenté(e) ou non de premiers plans en relief, et donnait aux spectateurs l'illusion du mouvement (D'après le TLFi).



Fig. 27 : Une vitrine de présentation de la collection Debat.



Chevrette, Italie, 1580.



Vase bouquetière sur piédouche, Italie, XIX<sup>e</sup> siècle.



Chevrette, Italie, 1530.



Pichet, Italie, XVI<sup>e</sup> siècle

Fig. 28 à 31 : Pots en céramique italienne de la Collection Débat

## 7. Les acquisitions plus récentes

### La collection Debat

La collection Debat est une collection pharmaceutique ayant appartenu à deux médecins civils, François et Jacques Debat. En 1995, François Debat décide une dation puis une donation de sa prestigieuse collection au Service de santé des armées. Elle comprend 441 pièces et se divise en trois départements :

- des instruments de médecine et de pharmacie;
- des mortiers;
- et des céramiques.

La collection est présentée dans les anciennes cuisines des religieuses bénédictines. Une apothicairerie est reconstituée au fonds de la salle, qui est la copie de l'apothicairerie que possède l'Institution Nationale des Invalides. La visite permet d'admirer l'une des plus importantes collections thématiques par le nombre des objets et par la période qu'elle recouvre. La collection de mortiers du musée du SSA, avec 121 pièces, est l'une des plus belles d'Europe, et à coup sûr la plus importante en mains publiques. Il ne s'agit pas d'une collection scientifique, mais de la collection d'un connaisseur ayant choisi des pièces sur des critères esthétiques.



### Les œuvres de Philippe de Champaigne

Quatre œuvres de Philippe de Champaigne ont été réunies dans l'église du Val-de-Grâce en 2001 et peuvent être appréciées dans leur ensemble. Ces œuvres figuraient dans l'appartement que la reine s'était fait aménager chez les carmélites dans les années 1620-1625 et témoignent de la piété

d'Anne d'Autriche. Mentionnées dans les inventaires révolutionnaires de 1793, les œuvres magistrales sont vendues en 1810. L'achat par le ministère de la Défense de deux tableaux en 1991, puis la donation par Karl Lagerfeld en 2001 ont permis de réunir cet ensemble, conçu pour être médité et admiré dans un même lieu. (Fig. 32 et 33)



Fig. 32 : Philippe de Champaigne, *Jésus et la Cananéenne*, 1630, huile sur toile.



Fig. 33 : Philippe de Champaigne, *Entrée du Christ dans Jérusalem*, 1630, huile sur toile.

## Informations pratiques

### Horaires d'ouverture

Ouverture : de 12h00 à 18h00, tous les jours sauf lundi et vendredi

Fermeture : 1<sup>er</sup> janvier, 1<sup>er</sup> mai, mois d'août, 25 décembre

Tarifs : 5 € (plein), 2,5 € (réduit)

### Conditions d'accès

Adresse : musée du Service de santé des armées, 1 place Alphonse Laveran, Paris 5<sup>e</sup>

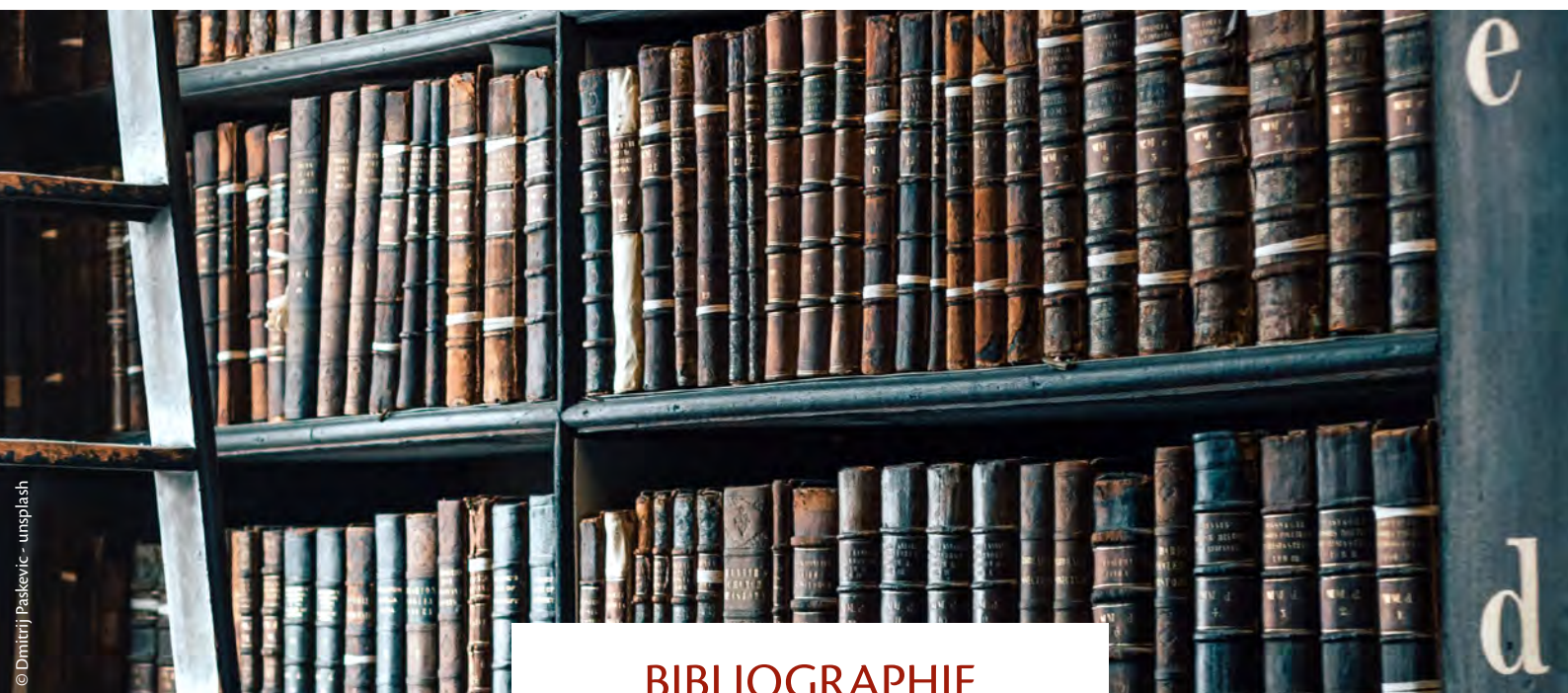
Accès sur présentation d'une pièce d'identité.

Accès libre pour le public individuel, réservation nécessaire uniquement pour l'accès des groupes (+ de 10 personnes).

### Contact :

Musée du Service de santé des armées, 1 place Alphonse Laveran, 75230 Paris CEDEX 05

Contact : 01 40 51 51 92 / [ssa-musee.contact.fct@def.gouv.fr](mailto:ssa-musee.contact.fct@def.gouv.fr)



## BIBLIOGRAPHIE

- BÉJOT Philippe, BENOIT Christian, LOPEZ Jean-Pierre, WEY Raymond (dir.), *La Grande Guerre, Matrice du XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Éd. Pierre de Taillac, 2019.
- FARRET Olivier *Du champ de bataille à l'hôpital - 1914-1918*, Photographie et médecine, saison 1, 1915-1918 une commande photographique, catalogue musée du Service de santé des armées, Paris, 2021.
- LARCAN Alain, FERRANDIS Jean-Jacques, *Le Service de santé aux armées pendant la Première Guerre mondiale*, Éd. LBM, 2008.
- LE CORRE Florence, *La collection photographique du musée du Service de santé des armées*, Photographie et Médecine, saison 1, 1915-1918 une commande photographique, catalogue musée du Service de santé des armées, Paris, 2021.
- LEFEBVRE Pierre (dir.), *Histoire de la Médecine aux Armées, T3 de 1914 à nos jours*. Paris-Limoges, Éd. Lavauzelle, 1987.
- Musée du service de santé des armées. *La chirurgie pendant la guerre de 1914-1918. Une révolution spectaculaire illustrée par un musée*. Journal de l'exposition, 12 septembre 2002-31 janvier 2003.
- PÉRISSÈRE Michèle *le musée du Service de santé des armées*. Photographie et Médecine, saison 1, 1915-1918 une commande photographique, catalogue musée du Service de santé des armées, Paris, 2021.
- *Sciences et dévouement : le Service de santé – La Croix-Rouge – Les œuvres de solidarité de guerre et d'après-guerre*, Paris, A. Quillet, 1918.
- VAYSON DE PRADENNE, M.A. : [Nécrologie de] Léon-Henri Henri-Martin, *bulletin de la Société préhistorique française*, 1936/33-6, p. 364.

### Crédits photographiques

© musée du Service de santé des armées pour toutes les images